Nº 126 — 14e Année | CINQ CENTIMES LE NUMERO | (16 Floréal, An 110) | Mardi 6 Mai 1902

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

RÉDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING
publiera prochainement
UN NOUVEAU FEUILLETON

Chronique de la Semaine

Je sais des gens qui sont furieux contre M. Jules Lemaitre. Moi, pas.

Je vous assure que cet homme, sans qu'il y paraisse trop, ne manque pas d'utilité.

Les punaises, disait un philosophe que je n'hésite pas à qualifier de profond, ont leur utilité. Elles obligent l'homme à prendre soin de sa propreté.

Ce souci de contraindre l'homme à demeurer propre en créant de la saleté est une merveilleuse conception qui ne pouvait venir à l'idée de tout le monde, évidemment. Mais comme elle a pour auteur la Providence elle-même, nous avons pour devoir de l'admirer sans trop chercher à la comprendre. Du jour où nous aurons tout compris, il ne sera plus nécessaire que nous gardions une Providence. Nous pourrons la remercier de ses services désormais inutiles.

Cette petite dissertation sur la punaise de la Providence vous a fait entendre très clairement quelle première utilité je dois reconnaître à M. Jules Lemaitre.

Il a obligé le parti républicain à se nettoyer. C'est fait maintenant.

Le nationalisme a passé sur la République comme une éponge sur le zinc d'un mastroquet.

Il a ramassé toutes les saletés, il s'est grossi, gonflé de toutes les impuretés, de toute la crasse écumeuse. Après lui, le parti républicain reste propre, net et luisant.

C'est déjà quelque chose; mais ce n'est pas tout comme vous l'allez voir.

Quand je veux connaitre les secrets de l'avenir, je n'ai pas une minute d'hésitation je m'adresse à M. Jules Lemaitre.

J'ouvre, sans couteau, l'*Echo de Paris*, où il dépose ses perles, je lis attentivement ce qu'il y a écrit, puis, je suis fixé.

Je sais avec exactitude ce qui va arriver : tout juste le contraire de ce que M. Lemaitre prédit. C'est l'histoire de l'avenir qu'il trace, seulement c'est l'histoire à l'envers, voilà tout.

Rappelez vous un peu :

Jules Lemaitre avait prédit que Méline serait élu Président contre M. Loubet. Loubet a été nommé contre Méline.

Jules Lemaitre avait prédit que Loubet quitterait l'Elysée huit jours après son élection. Loubet y est encore après 4 années.

Jules Lemaitre avait prédit que le ministère Waldeck-Rousseau ne durerait pas un mois. Il a trois ans d'âge.

Jules Lemaitre avait prédit que le pays écraserait le parti républicain. C'est le parti nationaliste qui se trouve battu.

Eh, bien ! je vous assure qu'un tel homme est précieux comme adversaire.

Voyez par exemple. Il y a trois ou quatre jours, je voulus connaitre le sort réservé, après les élections, au ministère. J'étais perplexe et soucieux. Lemaitre me tira d'ennui.

« Je conclus, écrivait-il, que le maintien du ministère Waldeck-Rousseau-Millerand sera absolument impossible, »

Cela suffit pour me rassurer sur son sort. Allons, pensai-je, nos gens ne se sont jamais mieux portés.

Ils ne partiront que s'il leur convient.

Décidément ce prophète *ratatiné* qui s'imaginait mener une croisade et ne conduisait qu'une mascarade est bien extraordinaire.

Pourvu qu'il n'aille pas prédire notre succès pour le 11 mai.

***

Cela tourne à la manie chez nos confrères réactionnaires de vouloir nous donner des leçons de « bonne tenue et de distinction. »

Quand ce redoutable casque à mèche d'O. de la Deule a fini de nous infliger des pensums, c'est un autre de la même *Dépêche*, qui veut nous mettre à la retenue de promenade.

Mais, sapristi, qu'ils prennent donc patente ces pédagogues pour bonne maison et nous saurons enfin si nous avons à faire à des journalistes ou à des précepteurs.

Aujourd'hui, c'est à propos de la plaisanterie bien inoffensive des républicains de Berlaimont, que nous avons racontée avant-hier.

Ils avaient procédé aux obsèques solennelles d'un mannequin représentant M. Marcel Gayet.

Là-dessus la *Dépêche* prend ses airs penchés des grands jours. Elle fait la bouche en c....hose de poule et la mine effarouchée d'une cocodette vieillie et tournée à la dévotion.

Dans un filet ayant ce titre suggestif : « Education radicale », elle reproduit notre récit et ajoute que « de semblables ignominies jugent un parti et celui qui l'inspire ».

Mais ce qui est encore plus fort, c'est qu'elle imprime qu'aucune campagne d'injures et de calomnies n'a été menée contre M. Evrard-Eliez.

M. Evrard Eliez, comme tous les autres candidats républicains, a été calomnié et insulté par tous les réactionnaires, et cela depuis plus de 3 ans.

Ce ne sont donc pas des calomnies et des insultes que de répéter sans cesse, tous les jours, de toutes façons et sous toutes les formes, que le ministère est un ministère de trahison, de désorganisation nationale, un ministère aux ordres de l'étranger et que ceux qui le soutiennent sont ses complices.

Ce ne sont donc pas des insultes ces immondes petits papiers, distribués par centaines de mille, dans la 3e d'Avesnes comme ailleurs, où l'on écrit « Si vous voulez revoir les Prussiens en France, votez pour Waldeck et ses candidats » ; ces images d'Epinal où l'on représente les radicaux arrachant leurs fusils à nos soldats et faisant signe aux Prussiens d'entrer.

Qu'est-ce qu'il faudrait donc à la *Dépêche* pour qu'elle se considérât comme insultée et calomniée ?

Et voilà trois ans et plus que cela dure ; que les journaux comme la *Dépêche* répandent ces ignominies, ces mensonges révoltants, sachant pertinemment que ce sont des ignominies et des mensonges.

C'est ce qu'elle appelle de la bonne tenue et de l'éducation, cela, parce qu'elle se livre à cette vilaine besogne avec une apparente modération, parce qu'elle enfile des gants pour manier ces calomnies sans se salir.

Eh! bien, en cette matière comme en toute autre, nous n'avons cure de son opinion et nous serions bien fâchés de mériter une fois seulement son approbation.

Nous avons fait sans elle notre éducation et ne lui reconnaissons aucune des qualités nécessaires à la rectifier.

Qu'elle rentre donc ses mercuriales à cet égard et conserve pour d'autres ses réprimandes ou ses bons-points.

***

Le journal hebdomadaire des nationalistes, lui, n'est pas content de l'*Echo du Nord*. Il est même fort en colère, ce qui n'a rien de surprenant d'ailleurs, après le triomphe de son directeur.

C'est, du reste, sa spécialité à ce journal d'être en perpétuelle fureur, chose bien défavorable à la santé. Mais cela ne regarde que lui.

Quoi qu'il en soit, il se fâche contre l'*Echo* qui, après avoir gardé la neutralité dans l'élection de la 3e circonscription d'Avesnes, avait répandu, le samedi soir, une édition spéciale de 20,000 exemplaires soutenant la candidature de M. Eliez contre celle de M. Gayet.

Notez que M. Gayet est l'ancien secrétaire-général du comité de l'*Echo du Nord*.

Ce sont là des lâchages qu'on ne pardonne guère et l'*Echo du Nord* a bien de la chance d'être un organe nationaliste, antidreyfusard, antimillerandiste, antiministériel et toutes sortes d'anti autre chose, ce qui le met à l'abri de tout soupçon.

Sinon, on n'eût pas mis longtemps à démontrer péremptoirement qu'il s'était bassement vendu aux juifs, aux cosmopolites et que l'or étranger, l'or prussien emplissait ses caisses. Encore un stipendié du syndicat de trahison.

Il n'est même pas très sûr qu'on ne le dise pas bientôt et, ma foi, la conversation sur ce terrain, entre nationalistes, ne manquerait pas de gaité.

Emile LAPORTE

Le funeste Méline

M. Yves Guyot récapitule, dans le *Siècle*, les responsabilités écrasantes qui pèsent sur M. Méline dont la funeste politique a mis un instant la République en danger ;

M. Méline, qui n'a été élu *qu'à huit voix de majorité*, vient de prononcer une allocution dans un banquet que ses amis lui ont offert.

Il ne veut, a-t-il dit, ni révolution, ni réaction.

Que M. Méline regarde dont ce qu'il a fait dans le passé. Est-ce que le nationalisme n'est pas le produit de sa politique de 1897 et de 1898 ? Est-ce que lui, Méline, n'acceptait pas les ordres du jour de M. de Mun ? Est-ce qu'il ne préparait pas les élections de 1898 d'accord avec *les Assomptionnistes ? Est ce que sa politique*, dans l'affaire Dreyfus, ne représentait pas l'alliance du sabre et du goupillon ? Est-ce que lorsqu'il a quitté le pouvoir, il n'a pas laissé la France en pleine anarchie réactionnaire ? Est-ce que, lorsque M. Brisson lui a succédé, il ne s'est pas trouvé au milieu de conspirations, encouragées par la complaisance de M. Méline, et qui auraient mis la République en danger, si elle n'avait eu pour elle la force de ses institutions ?

M. Méline a fait assez de mal à la République pour trouver bon accueil auprès des réactionnaires et pour mériter les compliments que lui adresse de temps à autre M. de Cassagnac.

Coin des Poètes

SEPTENTRIONAUX

LES CORBEAUX

Par le ciel en tumulte et par les champs déserts,
Le noroît, devant lui poussant les lourdes nues,
Berce lugubrement, devant les avenues,
Les hauts faites, huniers de l'océan des airs.

Tels des nochers perdus sur d'orageuses mers
S'affolent, secoués de terreurs inconnues,
De noirs corbeaux, nichés parmi les branches nues,
Poussent vers l'infini leurs sauvages concerts.

Leur chœur avec le vent cesse par intervalles
Ou parfois, tourmenté, sous le fouet des rafales,
S'exaspère. Et longtemps retentissent leurs cris,

Jusqu'à ce que, la nuit rouvrant son aile immense
Sur la plaine apaisée, ils écoutent, surpris,
Leur dernière clameur tomber dans le silence.

Lille — **Georges HOUBRON.**

Pages Littéraires

LE CUIRASSIER EN BOIS

PAR

Jules MARY

Sur le boulevard, au coin de la rue Taitbout.

Il tombe une petite pluie fine, très fine, presque invisible, comme sortant d'un colossal pulvérisateur qu'aurait pressé, là-haut, quelque main gigantesque.

Tout le ciel est gris et bas. Les arbres ont perdu leurs feuilles. Une boue noire couvre les pavés et les trottoirs.

Les passants glissent, les chevaux butent, les roues patinent.

Il fait un froid piquant de décembre, pointu, armé d'aiguilles, et pourtant, malgré la bise, le boulevard est plein de monde.

C'est une cohue de gens affairés qui se hâtent, une cohue de gens qui se promènent avec une lenteur d'enterrement, les uns croisant les autres.

A l'angle de la rue Taitbout et du boulevard est arrêté un gamin. Il a dix ans à peu près ; des cheveux châtains mal peignés lui tombent, par mèches dures, par épis rigides, sur le front, jusqu'aux sourcils. Il n'est pas très propre. Son pantalon, son gilet, son paletot ont été taillés à coups de serpe, dans un vêtement de velours

M. JULES MARY

à côtes, depuis longtemps hors d'usage, jadis marron, à présent d'un gris de poussière. Tout cela est trop large et trop long, mais le petit grandira. Il n'est pas non plus très débarbouillé. Une voiture de maitre, frôlant le trottoir tout à l'heure, a cinglé son visage, de mouchetures grises. Il a passé la manche dessus, simplement, sans souci d'étaler la boue.

Il y a deux yeux bleus, petits, vifs et doux.

Il s'appelle Charles Frou. Son père est calme. Et lui aussi.

Depuis quelques jours, le père exploite un nouveau jouet, un cuirassier en bois, d'allure héroïque, qui brandit un sabre, au grand galop de son cheval; le cheval galope sur des roues, et le sabre se lève, s'abaisse, troue des poitrines invisibles, coupe des têtes imaginaires, pendant que le cuirassier, la moustache hérissée, roule des yeux féroces.

Le père Frou en vend beaucoup, en se promenant sur la longée des grands boulevards, de l'Ambigu à la Madeleine.

C'est lui qui a planté son fils au coin de la rue Taitbout, une tablette pendue au cou par *une bretelle et sur* la tablette l'escadron des cuirassiers resplendissants et farouches.

Il lui en donne vingt tous les matins et le jouet coûte vingt sous.

Tous les soirs, quand il remonte au sixième étage d'une maison de la rue des Acacias, c'est autant de fois vingt francs que Charles représente, pour justifier de la vente de ses cuirassiers.

Sous la pluie fine et froide, Charles grelotte.

Les joues, les oreilles, le nez sont bien rouges et ses petites mains gercées sont fourrées jusqu'au coude dans les poches de son pantalon.

D'une voix grêle, gentille et mélancolique, il annonce :

— Les cuirassiers ! les beaux cuirassiers à vingt sous !

La foule passe, indifférente.

Et Charles repète son cri affriolant, avec régularité, comme il l'a entendu faire à son père.

Mais le père, un doreur sur métaux, qui n'a pas d'ouvrage, qui est veuf et qui a pris ce métier-là pour ne pas fainéantiser, agrémente gaiement le cuirassier en bois de mots piquants, de plaisanteries parisiennes au gros sel et bon enfant qui forcent l'attention et amènent la vente.

Tandis que le petit, lui, est triste.

— Les cuirassiers ! les beaux cuirassiers à vingt sous !

Il y a des larmes dans sa voix. Ce n'est pas qu'il ait froid. Il est habitué à la dure. Ce n'est pas qu'il soit malade ou qu'il ait faim, il est robuste et son père est bon pour lui. Alors, pourquoi pleure-t-il ? Pourquoi d'un œil effaré, avec presque de l'épouvante, regarde-t-il ceux qui s'approchent de son étalage..., les enfants des riches que tente le beau cuirassier en bois ?... Et quand le jouet disparaît, quand disparaît la pièce de vingt sous dans sa poche, pourquoi ses lèvres se gonflent-elles de gros sanglots et suit-il, du même regard jaloux et désolé, l'enfant qui dans la cohue de ceux qui passent emporte le beau cuirassier ?...

La vente a été bonne ce jour-là..

Il n'a plus qu'un jouet, un seul, et dix-neuf pièces de vingt sous sonnent au fond de sa bourse.

Près de lui, le frôlant presque, un enfant passe, conduit par sa mère. Il est tout petit, et gringalet, la mine émaciée, jaune, flétrie. Il a de la peine à se traîner et une bosse déforme son épaule droite. Il est du même âge que Charles Frou. Du reste, sans s'être jamais adressé la parole, ils se connaissent. Ils se sont rencontrés souvent. Le bossu s'appelle Gaston Lembelly, — un drôle de nom pour un si pauvre corps avait pensé Charles, — et sa mère, une veuve très riche, habite le premier étage de la maison de la rue des Acacias qui lui appartient.

En passant devant Charles, Gaston s'est arrêté.

Il a reconnu le camelot et sourit en disant bonjour d'un signe de tête. Et il aperçoit le jouet resté seul à l'étalage.

— Oh ! le beau cuirassier, maman, le beau cuirassier.

Ses yeux cerclés de noir, des yeux de malade, condamnés à se fermer bientôt, s'agrandissent, et sa main longue, maigre, blanche comme de la cire, s'avance avidement, s'empare du cuirassier, fait jouer le ressort.

Et le cheval aussitôt s'emporte et voilà le soldat qui brandit son sabre, qui fauche les têtes et transperce les poitrines.

— Maman, achète-le-moi, je t'en supplie..., achète-le-moi...

— Combien coûte-t-il, ton cuirassier, mon enfant ? dit la mère au camelot.

— Vingt sous, madame...

— Les voici.

Et Gaston Lembelly emporte le joujou.

Sur la tablette, il n'y a plus rien... Et Charles baisse la tête... ses lèvres se contractent... il se retient de toutes ses forces..., il voudrait bien ne pas pleurer... Mais c'est plus fort que lui... Le voilà qui sanglotte..., bruyamment.., le front touchant presque son étalage vide et les mains toujours au fond des poches...

— Heu !... heu !... heu !... fait le pauvret dont la poitrine tressaute.

Gaston Lembelly l'a entendu. Il s'est retourné, il a entraîné sa mère vers le petit camelot.

— Pourquoi pleures-tu ? le tutoyant tout de suite, car tous les enfants sont frères... Est-ce que l'on t'a fait du mal ?

Il sanglote, il ne répond rien, il ne pourrait.

L'infirme insiste :

— Voyons, dis-moi donc pourquoi tu pleures ?

Charles essuie ses yeux en passant sa manche dessus, mais les larmes rencontrent, sur la manche, les tâches de boue de tout à l'heure, et une estafilade grise se profile maintenant sur la figure bouleversée du gamin de l'œil à l'oreille.

A travers ses sanglots, par phrases entrecoupées, il s'explique :

— Je ne pleure pas..., personne ne m'a fait de mal... Non, je ne pleure pas... seulement, mes cuirassiers...

— Eh bien ! ne les a-t-on pas payés tes cuirassiers ?

— Si..., je les aime tant..., ils sont si beaux... Quand je les ai tous là devant moi..., je les regarde..., ça me fait plaisir, mais je n'ose les toucher..., papa me l'a défendu... Et puis, quand ils sont tous partis... je pleure.. parce que je voudrais tant en avoir un... pour moi... seul...

— Tu n'en a pas demandé à ton père?

— Si. Papa ne veut pas. Ça coûte trop cher...

L'infirme considérait le camelot avec des yeux très doux et étonnés.

— Ça ferait donc bien plaisir ? dit-il...

— Oui... heu! heu! dit Charles.

Et ses sanglots reprennent de plus belle.

Alors, Gaston lui tend son joujou :

— Tiens, je te le donne..., garde mes vingt sous et prends-le....

Charles Frou ne croit pas ce qu'il entend — non, il n'ose pas croire. Ses mains à demi tendues, les doigts écartés, les yeux écarquillés, la bouche fendue par un sourire dans le bonheur duquel il y a encore un peu d'hésitation, il attend.

L'infirme pose sur la table son cuirassier en bois.

— N'est-ce pas, maman, que tu veux bien ? dit-il.

— Certes, mon enfant, dit la mère attendrie.

Et Mme Lembelly disparaît dans la foule avec le petit bossu.

Charles Frou revient rue des Acacias. Son compte est en règle. Il avait le matin vingt cuirassiers. Le soir, il rapporte vingt francs.

Il a caché son joujou dans sa poche, il joue avec. Et le matin aussi avant de partir. Et il l'emmène avec lui sur les boulevards, de peur que son père ne le trouve et ne le lui fasse vendre.

Et tous les jours ainsi, pendant le dur mois de décembre.

Mais, maintenant, il est gai, le petit camelot. Et sa voix, si elle est toujours frêle, n'est plus triste quand il annonce :

— Les cuirassiers ! les beaux cuirassiers à vingt sous !

II

Deux mois se sont passés. Le petit camelot n'a pas revu l'infirme, mais son beau cuirassier fait toujours ses délices.

— Gaston Lembelly, le fils de la propriétaire, est très malade...

Charles Frou sent son cœur se serrer. De grosses larmes viennent à ses yeux.

Deux jours après, le père disait :

— Gaston Lembelly, le fils de la propriétaire, est mort.

Charles alla s'enfermer dans le cabinet où il dormait. Il se coucha, ramena draps et couvertures sur sa tête et pleura. Il pleura sans savoir pourquoi. Il s'endormit dans ses larmes et pleura encore en rêve.

III

Deux jours après, sous la porte cochère de la maison, il y avait des tentures noires avec deux lettres en argent :

G. L.

Et, sous des couronnes et des fleurs, entre des cierges allumés, un petit cercueil, tout petit, pas plus grand qu'il ne l'eût fallu pour un enfant de cinq ans.

Il y eut beaucoup d'amis derrière ce petit cercueil.

Et très loin, derrière le cortège, vêtu de son complet de velours, encore plus mal peigné que d'habitude, et toujours les mains dans les poches, Charles Frou suivait.

Le ciel était gris et sombre.

Par instants, de la neige fondue tombait. Un vent très fort, qui survenait par rafales, chassait cette pluie de glace dans les yeux. Vraiment, ce n'était pas gai de vivre par un temps pareil. Le petit avait bien fait de partir. Il s'en était allé dans un pays où se réunissent ensemble, pour s'aimer, tous les enfants qui ont été bons, tous les enfants des riches qui ont eu pitié des pauvres.

Charles Frou n'osa pas pénétrer dans l'église.

Il rôda par les rues, en attendant, mais il rejoignit le cortège funèbre lorsqu'il se dirigea vers le cimetière de Montmartre.

Il se tint très loin de tout le monde quand on enterra le petit. Il était tout honteux d'être là, n'ayant prévenu personne, comme d'une mauvaise action. Et il s'éloignait des gardiens, de crainte d'être chassé.

Il vit repasser devant lui, les hommes et les femmes en deuil, et aussi des enfants, les amis de l'infirme.

Beaucoup avaient les yeux rouges.

Quand il n'y eut plus personne autour de la tombe, quand le petit fut abandonné là, sous le froid de la terre humide, il se rapprocha timidement, regardant derrière lui s'il n'était pas surveillé.

Mais non, il était seul...

Alors, avec précaution, avec tendresse, de la poche profonde de son pantalon de velours, il retira le cuirassier en bois....

Il le considéra une seconde... il fit jouer le ressort... Pour la dernière fois le cheval galopa, le sabre trancha, troua, mit en charpie les ennemis terrifiés...

Et Charles l'embrassa...

Puis, doucement, il déposa le jouet parmi les couronnes et les fleurs...,

Jules MARY.

Nos Dépêches

Par fil télégraphique et téléphonique

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

La municipalité de Brest et les crédits — Les préparatifs russes — Les cadeaux et souvenirs

Le conseil municipal de Brest a voté un crédit de 40.000 francs pour recevoir le président de la République. Le conseil a autorisé le maire à dépasser ce crédit s'il est nécessaire.

La municipalité et le conseil municipal sont invités à consacrer la soirée du 14 mai à MM. Waldeck-Rousseau *et de Lanessan qui resteront* à Brest après le départ du président et qui regagneront Paris le 15.

A Saint-Pétersbourg

D'autre part, la municipalité de Saint-Pétersbourg prépare à M. Loubet une réception solennelle, tandis que, de leur côté, les propriétaires de maisons et de magasins font aussi, dans le même but, de nombreuses commandes de drapeaux, de lampions, de transparents, d'écussons et d'étoffes à draper.

La manufacture impériale de porcelaine prépare pour le président un vase de porcelaine de grandes dimensions sur lequel sera reproduit en émail, le célèbre tableau du peintre Grondzinsky *La Venue des Loups*. Les meilleurs ouvriers de la manufacture travaillent sous la direction du sculpteur Limousse à la confection de ce vase qui sera une œuvre d'art du plus grand prix.

Les Cartes Postales du Recrutement

Paris, 4 mai — Le ministre de la guerre a décidé que les commandants de recrutement devront désormais s'abstenir d'employer des cartes postales ou plis ouverts pour correspondre avec les hommes dans leurs foyers, toutes les fois que l'objet de la correspondance aura un caractère confidentiel ou seulement contentieux.

En pareil cas, il ne sera désormais fait usage que de plis fermés.

Ces dispositions ont pour objet d'éviter que des communications délicates et essentiellement personnelles — une réhabilitation, par exemple, — ne soient exposées à des indiscrétions de nature à porter préjudice aux intéressés.

Pour ne pas être soldat

Paris, 4 mai. — Hier soir, un jeune homme en haillons, mais d'une allure distinguée, pénétra dans le poste de police de la rue St-Séverin et se mit à parler allemand; personne ne le comprit. Il eut alors recours à une mimique des plus expressives pour indiquer qu'il mourait de faim. On lui apporta du pain, il en dévora une grosse miche. Son appétit une fois satisfait, on le conduisit chez M. Biot, commissaire de police du quartier de la Sorbonne.

Là, le malheureux jeune homme put s'expliquer. Il étala sous les yeux du commissaire de nombreux certificats d'examens et raconta son odyssée. Il se nomme Frédéric K..., il est Saxon, de Wilteufels; ayant horreur de l'uniforme et l'époque d'appel approchant, il s'est enfui, il y a quatre mois, de chez ses parents.

Il se dirigea vers la France, mais bientôt le petit pécule qu'il avait emporté se trouva épuisé, et ce fut une véritable vie de chemineau qu'il mena jusqu'à Metz; là, il gagna quelque argent, qui lui permit d'arriver jusqu'à Paris.

Hélas ! dans la capitale il ne trouva pas de travail et c'est au poste, comme on l'a vu, qu'il est venu terminer son odyssée de misère.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le jeune homme qui s'est enfui de sa famille, qui a affronté les routes et mené la vie des vagabonds pour échapper au service, a déclaré au commissaire de police qu'il avait l'intention formelle de s'engager dans la légion étrangère.

DRAME PASSIONNEL

Saumur, 4 mai. — Notre ville, d'ordinaire si paisible, vient d'être mise en émoi par une tentative d'assassinat commise par un élève-officier de l'école de cavalerie sur sa maîtresse, suivie du suicide du meurtrier.

M. de Costa, sous-officier au 21e chasseurs, entretenait des relations avec une jeune femme de vingt-huit ans, Marie Maignan, dite Blanche de Flandre, artiste lyrique au concert de la Renaissance. Mais, depuis quelque temps, éclataient entre les deux amants des scènes si fréquentes et si vives provoquées par la jalousie aiguë de l'amant que sa maîtresse, lassée de cette existence, l'avait menacé à plusieurs reprises de rompre avec lui et de quitter Saumur.

Ce matin, vers dix heures, inquiète de ne pas voir sa locataire, la propriétaire de la maison dans laquelle demeurait Marie Maignan frappa à sa porte. Aucune réponse ne lui vint de l'intérieur; elle se décida à pénétrer dans le logement et recula aussitôt, terrifiée.

A ses pieds, dans la première pièce, gisait le cadavre de M. de Costa ; sur le parquet de la salle à manger était étendue la jeune femme, inondée de sang.

MM. les docteurs Perréaux et Coutant, mandés aussitôt, se hâtèrent d'accourir. Ils ne purent que constater la mort de M. Costa.

Mlle Maignen dont l'état est désespéré, a été transportée à l'hôpital.

UNE FEMME ASSASSINÉE

Etranglée et mutilée — Le vol est le mobile du crime — On connaît l'assassin

Paris, 4 mai. — Une vieille femme de soixante-treize ans, la veuve Cotte, habitant le quartier des Artelles à Cornas, près Privas, a été trouvée assassinée dans sa maison d'habitation. Sa belle-fille, qui habite Lyon, était venue passer quelques jours avec elle. En arrivant à la demeure de sa belle-mère, elle fut étonnée de trouver la porte fermée.

Pressentant un malheur, elle redescendit au village de Cornas et fit part de ses craintes à quelques personnes qui l'accompagnèrent et enfoncèrent la porte. Dans la cuisine, on trouva la veuve Cotte étendue dans une mare de sang. Elle portait au cou des traces de strangulation, la figure et la tête étaient horriblement mutilées; le meurtrier s'était acharné sur sa victime.

Le vol a été le mobile du crime, car la veuve Cotte passait pour avoir des économies, et le désordre qui régnait dans la maison prouvait que l'assassin avait fouillé partout.

Le Parquet de Tournon, informé, s'est rendu sur les lieux. Les soupçons se sont portés sur un individu étranger au pays que la veuve Cotte avait loué quelques jours avant le crime pour travailler dans sa propriété.

Cet individu a disparu. Son signalement a été envoyé dans toutes les directions.

LES DEUX GOSSES

Lyon, 4 mai. Hier, arrivait en gare de Perrache, un jeune homme de dix-sept ans, Emile Maison, dirigé sur les Hautes-Alpes par un orphelinat de Paris. Avec lui se trouvait un bambin de dix ans, nommé Blondel, placé par le même orphelinat chez M. Reinier, cultivateur à Laccu, par Saint-Bonnet (Hautes-Alpes).

Tous deux paraissaient faire bon ménage.

Comme ils avaient plus de deux heures à attendre le train de correspondance, Emile Maison invita son petit compagnon Blondel à sortir un moment pour voir le Rhône et se dégourdir les jambes. Mais ils ne furent pas plus tôt sur le cours du Midi que, profitant d'un moment d'inattention, le jeune Blondel disparaissait à la faveur des installations foraines qui se trouvaient en ce moment sur la place sans qu'il fût possible de le rattraper.

Très ennuyé de la fuite de l'enfant dont il avait la garde, Maison alla conter sa mésaventure à la police, qui recherche le fuyard.

A L'ÉTRANGER

La Guerre au Transvaal

Envoi de renforts. — Découverte de nouveaux gisements aurifères. — Refus d'interview

Londres, 3 mai. — Le transport *City of Vienna* est arrivé hier soir à Queenstown, venant de Southampton ; il a embarqué dans le port irlandais six officiers et 381 soldats, ce qui porte le total des militaires à bord en partance pour l'Afrique du Sud à 14 officiers et 1070 sous-officiers et soldats.

Natal et Transvaal

Durban, 2 mai. — Le jour même où l'on annonce l'extension de la frontière du Natal, on apprend que l'on a découvert que le main-reef de Rand se prolongeait dans le nouveau territoire du Natal.

Une importante société de Londres et une société de Durban se sont assurées d'un grand nombre de fermes et portions de terrain.

Il est certain qu'un terrain aurifère a été découvert, mais il n'a pas encore été prouvé que l'exploitation en serait rémunératrice.

LES MINISTRES RUSSES

Une fausse nouvelle. — Démissions démenties. — Le général Kouropatkine et le comte Lamsdorff.

Saint-Petersbourg, 4 mai. — L'*Invalide Russe*, organe officiel du ministère de la guerre, publie un ukase impérial portant la nomination du général Kouropatkine, ministre de la guerre. L'élévation du général Kouropatkine, pour ses services distingués, à la plus haute dignité dans la hiérarchie militaire nous dispense d'opposer un démenti aux assertions de certains journaux étrangers annonçant la démission de l'éminent ministre de la guerre, et son remplacement par le général Bobrikoff.

Nous sommes également autorisés à déclarer dénuée de tout fondement la nouvelle annonçant la démission du comte Lamsdoff, ministre des affaires étrangères, et son remplacement par le vice-amiral Alexeieff.

Un monument à Alexandre III

Saint-Petersbourg, 3 mai. — Aussitôt après la visite du président Loubet, la famille impériale ira à Moscou assister à la pose de la première pierre du monument qui sera élevé à Alexandre III.

LES TROUBLES EN PORTUGAL

A Coïmbre et à Lisbonne — Bruits de rebellion des troupes

Madrid, 4 mai. — Des nouvelles venues de la frontière du Portugal signalent qu'au cours des troubles de Coïmbre, il y a eu un mort et plusieurs blessés. L'université est fermée. Les étudiant ont été expulsés de la ville.

Les élèves de l'Ecole Polytechnique de Lisbonne ont fait une *manifestation : ils ont crié:* « A bas les traîtres! Vive la Patrie ! A bas la convention avec les créanciers étrangers ! » Le gouvernement serait décidé à fermer l'Ecole Polytechnique.

Le journal *O dia*, de Lisbonne, reproduit le bruit d'une insurrection de troupes à Porto; mais la nouvelle n'en est pas confirmée.

Les commentaires de la presse espagnole

Madrid, 4 mai. — Le *Libéral* juge très grave la situation en Portugal. L'agitation qui a commencé à Porto s'est propagée dans tout le pays.

Le *Libéral* ajoute :

« Les officiers de l'armée et de la marine commencent à faire cause commune avec les patriotes. Malgré les menaces de l'Amirauté, deux cents officiers de la marine refusent de retirer la protestation qu'ils ont adressée au roi. Les exhortations du roi lui-même, n'ont pu les faire changer d'attitude ».

La candidature de Musolino

La famille et les amis de Musolino, s'il faut en croire le *Corriere della Sera*, ont conçu un projet bien curieux pour faire sortir de prison le fameux brigand.

Ils songent sérieusement à poser sa candidature dans une circonscription et à la faire élire député.

Le gouvernement serait alors obligé de le mettre en liberté. Ce qui a réussi au député socialiste De Felice, se disent-ils, peut aussi réussir à Musolino.

LES AFFAIRES DE CHINE

Soulèvement dans le Chi-Li. — La perception des indemnités. — Assassinat d'un missionnaire français.

Pékin, 4 mai. — Le soulèvement de Ching-Toung dans le Chi-Li est sérieux.

Il faut l'attribuer aux tentatives faites pour percevoir les fortes indemnités dont la province a été frappée en raison du meurtre des missionnaires catholiques.